

# endognosis

## **Réflexions psychanalytiques** **Prendre visage par le rythme. Réflexions sur la** **thérapie d'un enfant autiste**

**Pascal Dupond**

endognosis : Revue numérique  
<http://www.endognosis.fr>

---

Les articles publiés sur Endognosis sont protégés par le droit d'auteur. Toute reproduction intégrale ou partielle doit faire l'objet d'une demande d'autorisation auprès des éditeurs et des auteurs. Vous pouvez citer librement cet article en en mentionnant l'auteur et la provenance.

Cette étude formule quelques propositions sur les fondements dits « archaïques » de la vie psychique et sur l'autisme, qui, inspirées de l'enseignement de Françoise Dolto, se sont dégagées et articulées au cours d'un travail mené avec un enfant reçu en hôpital de jour (âgé de huit ans au moment où la thérapie commence) et qui a duré environ une année et demi.

### **Un sujet naît à soi au moment où il « prend visage ».**

Une naissance a lieu quand le sujet qui va naître désire prendre corps : « L'enfant, même s'il n'en porte pas le patronyme, est la réponse d'un père au désir d'une mère ; mais il n'est pas moins sujet dans son désir à lui de prendre corps (d'homme ou de femme) de l'étreinte de ses géniteurs »<sup>1</sup>.

La naissance charnelle - acte d'un sujet dans son désir de prendre corps - n'implique pas pour autant, comme s'il s'agissait d'une conséquence nécessaire, l'acte d'exister comme sujet ; exister comme sujet, cela suppose l'entrée dans l'ordre symbolique, la naissance symbolique : « ... les enfants

---

<sup>1</sup> Dolto F., 1985, p. 131.

autistes, chez qui le sujet est absent – nous ne savons pas où il est, il est dans tous les azimuts, mais où ? personne n'en sait rien – ont un corps qui va très bien et n'est jamais malade, parce qu'il est presque entièrement dans les pulsions de mort [en note : « peut-être s'agit-il de celles qui jouxtent l'immédiateté de la jouissance d'être éprouvée lors de la scène primitive conceptionnelle "sujet-non sujet", hésitant entre prendre chair ou non, sexe masculin ou féminin, être pour qui ? »]. Dès qu'un autiste va mieux, il attrape rhume sur rhume, otite sur otite et toutes les maladies infantiles classiques... »<sup>2</sup>.

L'entrée dans l'ordre symbolique s'annonce dans la vulnérabilité d'un corps qui s'expose à la relation.

Ce corps relationnel, vulnérable, c'est – par excellence - le visage. Le sujet existe comme sujet au moment où il devient visage – par et pour un autre visage. Cette relation des visages est « pré-spéculaire » au sens où soi et l'autre, tout en se différenciant déjà, ne sont pas encore séparés : la mère est pour l'enfant « lui-même-l'autre », selon la formule de F. Dolto ; par contraste, et Lacan l'a souligné, l'expérience spéculaire est celle d'une séparation, d'une solitude – qui s'éprouve devant le miroir ou lorsque le visage de l'autre devient masque, c'est-à-dire pur miroir.

### **Le visage apparaît dans la réciprocité de l'expérience de satisfaction.**

René Roussillon distingue quatre figures du plaisir qui sont quatre composantes de cette expérience :

- Le plaisir lié à une décharge de tension dans la sphère de l'autoconservation

- Le plaisir sexuel lié à la zone érogène

- Le plaisir lié à la réciprocité du plaisir entre mère et enfant : « le partage de plaisir, écrit René Roussillon, la réciprocité du plaisir, ce qui ne veut pas dire la symétrie ni la similitude des deux, les deux sont souvent confondus à tort, est une condition *sine qua non* pour que l'affect de plaisir de ce que J. Laplanche a appelé "la situation anthropologique fondamentale" se "compose", c'est-à-dire qu'il soit éprouvé comme tel, qu'il construise des représentations psychiques »<sup>3</sup> ; c'est donc au niveau de la réciprocité que l'affect de plaisir est éprouvé comme tel et construit des représentations psychiques.

- Le plaisir « lié aux aspects énigmatiques du plaisir de la mère »<sup>4</sup>, de la sexualité adulte et du tiers qui s'y annonce.

Parmi ces figures du plaisir, qui sont mutuellement dépendantes, on ne saurait sous-estimer la troisième : la réciprocité fait apparaître à la fois une première forme d'intersubjectivité et une première forme de représentation psychique du plaisir. Elle donne à la vie psychique une première structure où le même « est » l'autre, où l'opposition « est » liaison.

Cette structure est à la fois la toute première forme d'intersubjectivité et l'émergence dans la vie de l'ordre symbolique. L'intersubjectivité et l'ordre symbolique ont pour structure commune d'exiger une opposition qui

---

<sup>2</sup> Dolto F., 1985, p. 168.

<sup>3</sup> Roussillon, R., 2010, p. 45.

<sup>4</sup> Roussillon R., 2008, p. 115.

« lie » ou une liaison qui « oppose », c'est-à-dire une structure dialectique – et c'est cette structure qui permet à un *soi* d'apparaître.

**L'autisme peut être compris, sans préjudice d'autres déterminations, comme une difficulté à « prendre visage »**

Ce « prendre visage » est à entendre au sens d'une relation originaire à soi et à l'autre, à l'autre en tant que soi ou à soi en tant que l'autre. F. Dolto le donne à entendre dans l'énoncé suivant :

« A propos d'identification avec des animaux, j'étais en train de penser à un trait particulier commun entre les enfants autistes et les animaux mammifères. Lorsqu'un animal se blesse un membre ou une partie du corps, il ne la regarde jamais. Les autistes font de même, alors qu'un être humain normal observe la partie blessée de son propre corps et questionne du regard le visage de l'autre, si quelqu'un est près de lui.

« Je pense que c'est la place du visage dans notre corps qui nous permet de nous regarder. Pour l'enfant, le visage de ses parents qui le regardent avec amour est le miroir de son corps en ordre. Avoir mal au visage de ses parents peut entraîner chez un enfant l'entrée dans la schizophrénie »<sup>5</sup>.

Cette difficulté à prendre visage est de grande conséquence au sens où elle prive l'enfant de la clé du symbolique, clé que l'on peut appeler « liaison oppositive » : l'union qui sépare, la séparation qui unit.

**Echouant à assumer la liaison oppositive, l'existence autistique s'épuise à neutraliser les opposés.**

Le rapport de l'enfant autiste au langage peut en donner une illustration.

Ce rapport, qui a été parfois présenté sous le nom de « carence énonciative » peut être compris comme une difficulté à prendre en charge le principe de fonctionnement du langage, le principe de la liaison oppositive.

Saussure a montré qu'il y a deux façons de penser la signification : la signification d'un signe est comprise ou bien comme le rapport à ce qu'il désigne, ou bien comme lui venant de sa relation diacritique aux autres signes.

Dans la vie du langage, selon Saussure, les deux vecteurs de la signification se composent : en reprenant la métaphore de la pièce de monnaie, on dirait qu'une pièce de deux euros s'échange contre deux pièces d'un euro aussi bien que contre un croissant ; le premier échange nous donne la valeur du signe, le second sa signification ou sa référence.

Mais les deux vecteurs n'en sont pas moins tendanciellement opposés : le signe n'acquiert sa valeur oppositive ou diacritique qu'en se détachant de la chose.

On peut situer les signes sur une échelle.

A l'un des pôles de l'échelle, le signe et la chose coïncident et la « valeur » tend à disparaître : dans la pensée magique, l'action sur le signe de la chose est aussi une action sur la chose ; pour la foi chrétienne, l'hostie, le vin sont aussi le corps, le sang du Christ.

---

<sup>5</sup> Dolto F., 1982, p. 210.

Le fonctionnement du langage, dans l'autisme, paraît se rapprocher de cette première polarité ; il s'agit d'un langage « corporel » dans lequel le signe et la chose sont dans une sorte d'indivision.

L'enfant dont la thérapie a suscité cette étude, en donne un exemple.

Cet enfant – appelons le Martial - a présenté dès le premier mois de sa vie un eczéma généralisé qui a ensuite régressé mais sans jamais disparaître. Cet eczéma n'est sans doute pas étranger au tableau autistique. Il a perturbé dès la naissance les échanges tactiles avec la mère ; en rendant problématique la prise de l'enfant dans les bras, il a vraisemblablement favorisé le retrait autistique ; mais il *exprime* aussi le retrait autistique : l'enfant oppose à ce qui serait vécu comme une intrusion de l'autre non pas un signifiant (tel qu'un geste de refus ou un « va t'en ») mais la barrière de douleur d'une peau à vif.

La tâche du thérapeute serait donc d'aider l'enfant à séparer le signe et la chose. C'est ce qui a lieu dans la séquence suivante : Martial a découvert une corde à sauter et fait glisser l'une des poignées mobiles d'une extrémité à l'autre ; comme le mouvement est relatif, on peut aussi bien dire que la corde entre d'un côté de la poignée et ressort de l'autre. Je l'associe verbalement aux substances qui entrent et sortent du corps, et Martial, qui n'a pas prononcé dix mots en un an et demi ponctue mon commentaire d'un « caca » bien audible. Le langage surgit lorsque le signe se décolle de la chose.

Cela nous conduit à l'autre pôle de l'échelle, où le signe et la chose se séparent, où le signe est même le meurtre de la chose et n'est plus alors qu'une valeur.

Le jeu avec la bobine est un moment fécond de l'émergence du signifiant en tant que valeur diacritique. Il montre que cette émergence n'exige pas seulement « deux » : deux signifiants opposés (le *fort* et le *da*), mais « trois » : un troisième terme, qui est le mouvement entre ces opposés : « *fort* », ce n'est pas « au loin », mais plutôt le passage du proche au lointain, comme le « *da* » signifie le passage du lointain au proche ; le mouvement doit venir en tiers afin que chacun des opposés se lie assez à l'autre pour s'y opposer. Le sens surgit au moment où, par le mouvement, la présence s'allège d'absence (le lancer de la bobine), comme l'absence se leste de présence (le retour).

L'émergence de ce mouvement qui lie ce qu'il oppose et oppose ce qu'il lie, c'est l'enjeu de la première période (dite « archaïque ») de la vie psychique : il s'agit pour l'enfant de se relier à son objet en s'y « opposant » ou de s'y opposer en s'y reliant : l'objet est ainsi « lui-même-l'autre ».

C'est cette dialectique qui paraît échouer chez l'enfant autiste. Rappelons la position de Tustin selon laquelle il y aurait à la racine de l'autisme une unité fusionnelle qui se renverse en séparation mortelle ; on pourrait ajouter aussi bien : une séparation mortelle qui se renverse en relation fusionnelle : ni l'une ni l'autre n'offrent un lieu où exister : la fusion parce qu'elle est une présence qui s'étouffe de son propre excès, la séparation parce qu'elle est une absence qui s'effondre dans son propre vide<sup>6</sup>. C'est

---

<sup>6</sup> M.C. Laznik (1993, p. 109) cherche la spécificité de l'autisme, parmi les états psychotiques (c'est-à-dire là où la dialectique entre présence et absence fait défaut), du côté d'une défaillance du moment de la *présence* : il s'agit de « mettre en évidence des pathologies qui traduisent certes une non mise en place du rapport symbolique fondamental – la présence-

pourquoi, faute de choisir l'un et l'autre des opposés (donc aussi le mouvement qui les unit), l'enfant autiste tente la voie de la double exclusion, il tente de neutraliser l'opposition.

Le sujet qui neutralise ainsi l'opposition ne peut lui-même exister que dans une sorte d'indécision entre présence et absence, ce que F. Dolto appelle jouissance d'être sujet-non sujet<sup>7</sup>.

Certains traits du comportement de Martial m'ont conduit à la supposition que l'enfant tentait de neutraliser l'opposition du dedans et du dehors.

Dans les séances, j'y reviendrai, les balancements dans le hamac ont joué un rôle important. Or j'ai souvent constaté la réticence de Martial à s'abandonner à l'espace contenant du hamac : il demandait impérieusement le hamac, mais quand il y était, il avait le plus souvent un pied ou une jambe dehors ou bien la tête ou la moitié du buste ; il se penchait, il laissait traîner la main sur le sol ou bien agrippait le tapis ; il ne parvenait pas à trouver un lâcher prise dans le drap, à habiter la pesanteur de son corps.

L'enfant ne se tenait d'ailleurs presque jamais au milieu du hamac, il était toujours décalé vers un bord, et si nous le faisons glisser vers le centre, il ne tardait pas à revenir au décalage initial. Il se tenait dans un perpétuel entre-deux : sans être à l'extérieur, il n'était pas non plus vraiment à l'intérieur.

Les difficultés de l'enfant autour de la miction et de la défécation pourraient relever de la même neutralisation des opposés.

A son entrée dans le centre, les soignants voyaient Martial, au moment de la miction, prendre dans la main et serrer compulsivement le pénis et les bourses, comme pour contrôler de façon « physique » un écoulement qu'il ne pouvait contrôler symboliquement en opposant et en reliant le dedans et le dehors. Vers 6 ans, il a commencé à demander à aller aux toilettes en prononçant la série phonématique pipipipi..., d'une durée indéfinie, comme pour nommer un flux qui pourrait ne jamais s'interrompre.

Ce qui est frappant, c'est l'absence du redoublement phonématique (man-man, pa-pa, pi-pi, etc.), qui marque habituellement l'entrée dans la parole.

Ce dédoublement est la trace d'un premier décollement vis-à-vis de l'objet où se marque le passage de la symbiose à la dyade, de l'unité sans différence à l'unité différenciée. F Dolto en a souligné l'émergence dans les termes suivants : « Je crois que justement cette doublure qu'il est de la mère, et cette symbiose suivie de dyade, avec les rythmes préférentiels à deux temps, tout fait de cette époque une époque de rythme à deux temps. Evidemment, cela s'origine dans le cœur et ses battements, mais surtout dans le fait qu'il faut être double, se dédoubler avec déplaisir quand la mère s'en va, se réunifier avec plaisir quand on se retrouve double et se redédoubler

---

absence maternelle – mais non par défaut du temps d'absence (comme c'est souvent le cas dans la clinique d'autres états psychotiques), bien plutôt par un défaut de la présence originaire même de l'Autre, avec comme conséquence l'impossibilité de mise en place du temps constitutif de l'imaginaire, et donc du Moi, au travers du rapport spéculaire à l'Autre ».

<sup>7</sup> H. Rey-Flaud écrit dans le même sens (2008, p. 39) : « ... le refus des émotions manifesté par l'enfant autiste est l'expression de sa peur d'être, selon le destin assigné à tout humain, pris et entraîné dans la dynamique subjective mise en branle par le langage à l'orée de la vie. Cette peur exprime ainsi, au dernier terme, un recul devant la sortie de l'état originel d'indifférence que ces petits êtres s'efforcent de maintenir au quotidien ».

tout à coup pour que le symbolique advienne à la notion de sentiment, différent des sensations avec la mère et sans elle [...] C'est l'ensemble de cette métaphorisation des présences d'objets partiels doublés par la présence – absence de la mère qui me semble expliquer la syllabisation double qui va constituer les premiers signifiants entre les enfants et leur nourrice »<sup>8</sup>.

L'apparition d'une répétition indéfinie à la place du dédoublement donne à entendre que « l'objet » ne constitue pas ici un point de butée, un « reflétant » à partir duquel le sujet reviendrait à soi et trouverait ainsi une contenance, une sécurité contre l'angoisse de vidage du corps. C'est donc le jeu primordial et structurant du « pareil/pas pareil qui paraît ici en défaut.

Concernant la défécation, les difficultés sont encore plus grandes : jusqu'à plus de 9 ans l'enfant n'a pu déféquer qu'à la maison, avec une couche : on peut supposer que la couche, comme une sorte de second « contenant », neutralise le moment du détachement avec l'objet fécal, maintenu par la couche au contact de la peau ; en outre, selon la mère, les matières ont été souvent étalées sur les murs ; si la chambre est, comme cela est probable, une projection de l'espace du corps, on voit qu'il s'agit pour l'enfant d'effacer une séparation et le passage dans l'extériorité.

La relation de l'enfant autiste au langage peut être éclairée aussi sous ce jour : la carence, cela a été souvent souligné, frappe moins le langage considéré comme code ou système signifiant que la parole ou même plus précisément l'adresse, avec ce qu'elle exige de consentement à l'altérité : pour parler, je dois consentir à un certain détachement vis-à-vis de l'objet vocal, consentir à la prise que l'autre exerce, en le recevant, sur cet objet, et c'est ce consentement à la prise de l'Autre qui paraît si difficile chez l'enfant autiste. L'écriture est dans une situation différente : elle neutralise, du moins en partie, l'opposition entre retenir et donner ; et c'est pourquoi la médiation de l'écriture peut, chez certains enfants autistes, favoriser l'expression.

Martial a donné de nombreux témoignages de son entente de la parole de l'autre, alors que l'énonciation est très réduite. Et quand elle a lieu, c'est sous le signe du même et non dans une dialectique du même et de l'autre.

Il est ainsi arrivé, quand nous disions, en partant : « à tout à l'heure » aux autres enfants que Martial, reprenne la formule en écho. La parole lui venait dans une situation où (comme dans beaucoup d'échanges conventionnels) il suffit de retourner à l'autre sa parole (en écho ou en miroir) pour lui répondre.

C'est la liaison oppositive qui fait défaut.

### **Le rythme conduit au symbolique par la composition des opposés**

Nous pouvons appeler rythme la composition des opposés car le rythme est une séquence où se lient en une trame unique continuité et discontinuité, régularité et variation, présence et absence. Le rythme compose le même et l'autre.

La stéréotypie est le degré zéro du rythme, c'est un rythme fossilisé, prisonnier d'une répétition indéfinie : le même neutralise l'autre, l'invariance la variation.

La thérapie se propose d'établir ou rétablir une composition du même et de l'autre en rétablissant la médiation qui les unit.

---

<sup>8</sup> Dolto F., 1984, p. 103.

### **La composition du dedans et le dehors**

Dans la salle de psychomotricité il y a de nombreuses possibilités de balancement, en particulier avec des dispositifs suspendus, ballon ou hamac. Les séquences de balancement, très fréquentes, ont été l'occasion d'un travail psychique important sur l'opposition du dedans et du dehors

Le balancement s'accompagnait en effet souvent du renversement du hamac et de l'enfant sur un matelas de mousse.

Deux variations de ce scénario se sont présentées et leur intérêt est d'avoir permis à l'enfant de travailler l'opposition.

Au cours d'une séance, Martial entreprend de faire entrer à l'intérieur du hamac le matelas de mousse qui était auparavant le réceptacle de la chute (donc le « signe » du dehors) et il s'installe alors sur le matelas placé dans le hamac. L'espace contenant se transforme ainsi en une surface quasi plane sur laquelle il tente de conserver son équilibre et sa place, malgré les mouvements plus ou moins désordonnés que nous lui communiquons, avant de choir en douceur *in fine* sur le sol. L'enfant accepte avec plaisir les deux phases du jeu : l'équilibre instable et la chute, dans une relation animée et heureuse.

Ce jeu s'est réitéré la semaine suivante, sans hamac, cette fois, sans autre support que le matelas : nous transportions Martial comme sur un tapis volant et l'enjeu était à nouveau d'y conserver et d'y perdre son assiette.

Au lieu de n'être ni dedans ni dehors, l'enfant accepte le dehors, l'ouvert.

Dans l'autre variation, c'est l'inverse : l'enfant accepte le dedans.

C'est un jour où, comme souvent, Martial demande à être balancé, mais cette fois, nous modifions le volume contenant, nous rapprochons nos prises et créons ainsi dans le drap une sorte de nacelle qui enveloppe assez étroitement son corps ; Martial prolonge alors notre initiative en fermant le drap bord à bord au dessus de sa tête ; nous agitions la nacelle qui finit par s'effondrer sur le tapis et, en s'ouvrant, fait réapparaître l'enfant.

Cette mise en scène se poursuit la semaine suivante, en prenant un sens un peu différent. Même proposition de nacelle, même fermeture bord à bord ; mais, cette fois, quand Martial rapproche les bords de la nacelle, je mime la respiration du dormeur et Martial se prête au jeu : il ferme les yeux et se cache le visage, puis le redécouvre et ouvre la nacelle comme si était venu le moment du réveil.

L'opposition n'est plus neutralisée, elle est reconnue comme telle.

### **La composition du haut et du bas et le point de retournement**

Le travail avec les enfants autistes donne souvent à penser que l'existence autistique cherche sa « tenue » dans une accroche en hauteur La marche sur la pointe des pieds, la contraction musculaire qui l'accompagne, pourraient exprimer le refus du corps d'acquiescer à sa propre pesanteur et d'assurer sa solidité par la fermeté de l'assise sur le sol.

C'est comme si l'enfant était sous la menace permanente d'une chute sans fin dans le vide et tentait de s'en protéger non pas par un appel à l'Autre mais par un agrippement solitaire à tout ce qui fait « point haut », en soi ou hors de soi.

Il ne parvient pas à composer le haut et le bas.

Il n'est donc pas étonnant que la « direction de sens » de l'ascension et de la chute – selon la formule de Binswanger<sup>9</sup> - ait traversé comme une tonalité fondamentale les dix-huit mois de la thérapie. La composition (psychique) de l'ascension et de la chute a été travaillée selon des modalités multiples en séance et hors séance.

En voici un exemple.

A la fin d'une séance, Martial s'assoit sur une chaise, devant la table, et se penche en arrière avec l'intention évidente de tester le point de basculement. Un jeu se propose alors : Martial approche précautionneusement le point de basculement, il le franchit, je retiens la chaise, l'accompagne jusqu'au sol et puis la relève. Il me semble que Martial rencontre et « teste » son angoisse autour du point de basculement, il teste aussi la mienne, celle que me donne l'idée que la chaise bascule sans que je sois là pour la retenir...

Ce qui le mobilise, me semble t-il, dans ce jeu, je le lui ai dit, c'est ce qu'il ressent d'émotion (la sienne mais aussi la mienne) quand se rapproche de plus en plus le point de basculement avec le brusque passage d'une situation où le corps est maître à une autre où il perd toute maîtrise.

Il s'agit bien de se risquer à une composition des opposés, avec une attention particulière au point de retournement.

Cette attention était tout à fait visible dans les moments où Martial montait à l'échelle des barres fixes puis, parvenu au plus haut, risquait une volte-face pour amorcer ce qui allait devenir une chute - retenue par nos bras. Il donnait toute son attention au déplacement du centre de gravité de son corps qui devait affronter, pour le retournement, la perpendiculaire au plan de la montée. Il y avait ainsi tout un travail sur la 3<sup>e</sup> dimension de l'espace. Et ce travail se reflétait de façon frappante dans son visage, la « contenance » de son visage, comme si, à la frontière entre maîtrise et abandon, la composition des opposés éveillait une sorte de réflexion<sup>10</sup>.

#### **La composition du même et l'autre et le rapport interrogatif au toucher**

Nous sommes dans une séquence de hamac-balancement et, comme d'autres fois, la co-thérapeute demande que l'enfant tape dans nos mains comme pour signifier l'accord et situer le balancement dans une tonalité relationnelle, intersubjective. Martial tape alors la main de la co-thérapeute mais refuse de taper la mienne. Je ne vois dans le contexte immédiat qu'une seule raison de ce refus : une légère décharge d'électricité statique qui s'était produite un peu avant dans le contact de nos mains.

Une situation voisine s'est présentée à peu près dans le même temps : un certain jour – jour de séance -, Martial me demande, dès que j'entre dans la salle, de le faire rebondir sur un gros ballon (il me l'a déjà demandé antérieurement, exclusivement au jour de séance, comme une façon de me dire qu'il sait bien que c'est « son » jour et qu'il l'attend) ; sa main

---

<sup>9</sup> Binswanger L., 1971, p. 199 et sv.

<sup>10</sup> Cette réflexion, je l'ai retrouvée dans certaines séquences de balancement où Martial faisait l'expérience que les choses renvoient par inertie le mouvement qui leur est communiqué ; la composition du mouvement « actif » ou volontaire et du mouvement « passif », inertiel donnait à son ressenti du mouvement une dimension de réflexion dont témoignait son visage.

s'approche de la mienne, mais hésite comme s'il y avait un danger à s'approcher ou plutôt comme si le toucher de la main de l'autre n'allait plus de soi. Comment l'entendre ?

Il peut s'agir, c'est une première hypothèse, de ce qui a été appelé par D. Marcelli le signe du « cube brûlant » : lorsque l'enfant est dans une identification adhésive au monde ambiant, sa main devient, au moment où elle saisit l'objet, une sorte d'organe nouveau et monstrueux l'objet et la main, collés ensemble, formant une réalité inconnue et effrayante. L'enfant perdrait l'identité de sa main en saisissant l'objet.

Je crois qu'il s'agit ici d'autre chose, que je présenterais comme une relation interrogative au toucher. Martial, me semble-t-il, se dégageant d'une relation instrumentale à la main de l'autre, découvre le paradoxe d'un toucher *intersubjectif* : d'abord, en touchant, je suis touché, l'activité se renverse en passivité ; ensuite le toucher lie ce qu'il sépare et sépare ce qu'il lie ; il exige une composition des opposés.

A la fin, la main de Martial, hésitante, approche puis touche la mienne ; elle prend son temps, elle prend le temps d'éprouver ce qui me paraît être une nouvelle expérience, et une expérience où – je le lis sur son visage – s'annonce un sujet.

Je retrouve une interrogation du toucher, dans une autre modalité, à l'avant dernière séance.

Martial passe un long moment dans un grand tunnel transparent. Il ne demande pas cette fois à y être roulé ; il a le dos appuyé sur la surface inférieure du cylindre dont son corps suit la courbure, il appuie ses mains et ses pieds sur la surface interne supérieure du « contenant » et fait ainsi apparaître de l'autre côté, sur la surface externe, des reliefs en mouvement.

Et je réponds à sa proposition en touchant depuis la face externe et en nommant les doigts qui se déplacent : mes associations à haute voix me conduisent vers ce qui se dessinait de ses mouvements, avant naissance, sur le ventre maternel, vers ce qu'il offrait ainsi à son père de présence vivante, je pense aussi à la migration que tout humain naissant au monde doit entreprendre pour aller de l'intérieur vers l'air libre.

Martial est très présent, rassemblé, concentré, autour de ce toucher subtil de part et d'autre de la paroi avec son contrepoint de parole.

Le toucher accompagne ici ce que j'ai pensé être une interrogation de Martial sur la naissance : la vie en symbiose intra-utérine, l'être-un avec la mère, puis la venue au monde, la séparation, l'interdit du toucher, l'individuation - et la question du père accompagnant le chemin d'individuation.

### **La composition de la présence et de l'absence**

Les séances avec Martial ont eu lieu le plus souvent avec deux thérapeutes. Il est arrivé néanmoins que l'un ou l'autre soit absent, de façon irrégulière et parfois imprévisible. En affrontant l'absence, Martial a donc dû apprendre à composer l'absence et la présence.

L'absence a été vécue, en effet, selon plusieurs modalités.

#### *L'absence indifférente*

Pendant une période qui s'étend sur la première année de la thérapie, l'absence de l'un ou l'autre des thérapeutes ne suscite aucune réaction

*visible*, elle paraît indifférente à l'enfant pour autant que la séance ait son déroulement habituel.

*L'absence insoutenable*

A l'issue de cette année survient une petite révolution.

Un certain jour de séance, Martial apprend que la co-thérapeute ne sera pas là. Sur le chemin comme dans la salle, il est triste et réticent. Quelques minutes après le début, la soignante appelle au téléphone dans la salle et annonce qu'elle peut finalement venir nous rejoindre. Martial l'accueille avec un évident plaisir.

Une quinzaine de jours plus tard, nouvelle absence, mais cette fois Martial n'en est prévenu, comme moi, qu'au moment où nous partons pour la séance.

Cette séance est très difficile, Martial refuse absolument de se déchausser, césure rituelle marquant le début de la séquence, il est comme aimanté par la porte et les fenêtres, surveillant tout ce qui pourrait venir de l'extérieur, sa colère est quasi continue (et se prolongera d'ailleurs après la séance une bonne partie de la journée) ; il refuse sans transiger toutes les activités qui sont habituellement pour lui source de plaisir.

Dans d'autres situations, Martial sait trouver la butée faisant contenance pour ce qui le déborde ; cette fois, cela paraît impossible.

Le seul moment d'apaisement est celui où, plusieurs fois de suite, je dessine au tableau un trait à la craie puis l'efface avec le doigt ; cela retient son attention un moment, il esquisse même un sourire, avant que la colère ne reprenne.

Ce qui a eu un effet de contenance, c'est vraisemblablement *l'alternance rythmée entre la trace et l'effacement de la trace, l'inscription d'un signifiant de la présence, suivie de son effacement*.

Sur le moment, je n'ai ni saisi, ni formulé que la trace et son effacement transmutaient symboliquement la disparition en absence et que Martial devenait « sensible » à l'opposition de la présence et de l'absence. J'étais dans une sorte de sidération douloureuse inhibant la pensée<sup>11</sup>.

Néanmoins cette crise a été le signe d'un grand progrès.

Tustin a écrit au sujet de l'enfant autiste : « « Ce type d'enfant ne fait jamais l'expérience du manque. Il vit concrètement l'absence d'une autre personne comme si cette absence était un trou susceptible d'être comblé immédiatement par un objet autistique »<sup>12</sup>.

Si tel est le cas, la « crise » de Martial pourrait être un premier pas vers une sortie de l'autisme, elle vient à la place de ce qui aurait été, auparavant, une accentuation des stéréotypies.

---

<sup>11</sup> G Haag (1986) souligne qu'il est important pour l'enfant en proie à cette crise émotionnelle de ressentir en l'autre une *réception* de son flux émotionnel : « cette réception par l'autre forme un point de butée qui renforce le sentiment d'enveloppe en train de se constituer. Je réprouve fermement le conseil donné par certains courants cognitivistes préconisant l'indifférence pour obtenir ce qu'ils appellent la réaction d'extinction. On a peu de chance d'avancer vraiment par rapport à la construction de l'enfant, même si l'on peut comprendre qu'une telle attitude soit dérivée du constat que toute tentative trop physiquement "approchante" soit vécue comme persécutoire et fasse redoubler la "crise". Avec la compréhension proposée ici, nous pouvons mieux nous ajuster et traverser ces épreuves avec l'enfant ; c'est même un moment fécond, marquant un tournant et s'accompagnant d'une amélioration patente du contact et des échanges ».

<sup>12</sup> Tustin F., 1986, p. 133.

Certains soignants, témoins d'une crise qui s'est prolongée longtemps après la séance, se sont demandé s'il fallait maintenir la séance quand l'un des co-thérapeutes est absent... La réponse ne fait guère de doute : la variation, même quand elle est, comme ici, contingente, non planifiée, non portée par un projet thérapeutique, a favorisé, à travers la reprise que nous en faisons, un travail psychique que n'aurait pas permis la stricte régularité.

#### *L'absence douloureuse*

Lors d'une séance de la fin du printemps où, à mon tour, je suis absent, Martial passe, comme la co-thérapeute me le rapporte un peu plus tard, un long temps devant la fenêtre à attendre celui qui ne vient pas, sans entrer dans la séance, si ce n'est vers la fin. D'après ce que je comprends, la disposition de l'enfant est, cette fois, moins de colère que de tristesse ; celui des deux thérapeutes qui est présent n'est plus persécuteur, comme s'il avait sciemment fait disparaître l'autre, il devient le partenaire d'un travail de deuil - dont le résultat est de permettre à la séance, à la fin, d'avoir lieu.

#### *L'absence entrant dans la symbolisation*

A l'avant-dernière séance, peu de temps avant mon départ de l'institution, je suis seul avec Martial.

J'ai pu l'informer de l'absence de la co-thérapeute bien avant le temps de la séance.

C'est une séance intense (sous l'horizon de mon proche départ, dont Martial a été informé).

Cette séance, dont j'ai parlé plus haut à propos du toucher dans le cylindre transparent se termine par un jeu symbolique. Martial va chercher dans un placard une sorte de minibus et trois personnages qu'il pose sur un matelas. Il fait rouler le bus, entrer et sortir les personnages.

Il met en scène une histoire, sans parole dont l'enjeu pourrait bien être la retrouvaille du « trois » dans la représentation là où dans la réalité se marque le vide d'une perte, d'une absence.

Je le lui dis, dans une parole minimale en respectant ce qui se structure dans le jeu lui-même.

C'est ainsi que nous nous sommes dit au revoir.

### **Conclusion**

En travaillant autour de la composition des opposés, la thérapie de Martial a favorisé la mise en place de ce que F. Dolto a appelé les « castrations symboligènes ».

Elle a sollicité la castration ombilicale, la césure d'une naissance symbolique qui limite la jouissance d'être sujet/non sujet.

Elle a sollicité la castration orale qui limite la jouissance du cri et favorise le tournant du cri à la parole.

Elle a sollicité la castration anale qui limite la jouissance de retenir en soi et initie la division entre le dedans et le dehors.

On peut donc dire que cette thérapie a permis à Martial d'entrer dans la structure dialectique de la relation et dans la réflexivité qui l'accompagne. Et comme le corps prend visage en s'exposant à cette structure dialectique, on peut dire que Martial y a pris peu à peu visage. En témoigne son

consentement croissant à rencontrer le visage de l'autre et parfois une joie, dérobée mais visible, qu'une lumière s'allume dans la croisée des regards.

### Bibliographie

BINSWANGER L., « Le rêve et l'existence », in *Introduction à l'analyse existentielle*, Minuit, 1971

DOLTO F., *L'image inconsciente du corps*, Seuil, 1984

DOLTO F., *Séminaire de psychanalyse d'enfants*, tome 1, Seuil, 1982

DOLTO F., *Séminaire de psychanalyse d'enfants*, tome 2, Seuil, 1985

DOLTO F., *Séminaire de psychanalyse d'enfants*, tome 3, Seuil, 1988

HAAG G., « Autisme infantile précoce et phénomènes autistiques. Réflexions psychanalytiques », *Psychiatrie de l'enfant*, volume 27, n° 2, 1984

HAAG G., « Hypothèse sur la structure rythmique du premier contenant, *Gruppo*, n° 2, juin 1986

LAZNIK M.C., *La clinique de l'autisme*, Point Hors Ligne, 1993

MARCELLI D., *Position autistique et naissance de la psychè*, PUF, 1986

REY-FLAUD H., *L'enfant qui s'est arrêté au seuil du langage. Comprendre l'autisme*, Aubier, 2008

ROUSSILLON R., *Le jeu et l'entre-je(u)*, PUF, 2008

ROUSSILLON, R., GOLSE B., *La naissance de l'objet*, PUF, 2010

TUSTIN F., *Les états autistiques chez l'enfant*, Seuil, 1986